

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Pique et pique et colégram

Marie José Thériault

Numéro 48, hiver 1987–1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39179ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thériault, M. J. (1987). Compte rendu de [Pique et pique et colégram]. *Lettres québécoises*, (48), 27–28.

Marie José Thériault



PIQUE ET PIQUE ET COLÉGRAM

«**Nouvelles de la francophonie**», collectif, dans *L'Atelier imaginaire*, Lausanne, L'Âge d'homme; Juillan, L'Atelier imaginaire; Québec, L'instant même, 1987, 224 p., 19,95\$.

«Il n'est rien de tel que d'avoir sur sa table de grands gros livres bien pleins de choses», écrit quelque part Alexandre Vialatte qui aime aussi l'oryctérope, Allah et la grammaire, «et même de toutes sortes de choses que l'auteur a rapportées d'une grande exploration dans des profondeurs abyssales ou dans des continents lointains, comme sont l'homme, la femme, l'histoire, l'âme des myrmécophages, les moeurs des Auvergnats». Sans être ni grand ni gros, *L'Atelier imaginaire* titré «Nouvelles de la francophonie» regroupe des textes de provenance diverses — proches ou lointaines selon qu'on est ici ou là: Belgique, Congo, France, Maroc, Martinique, Québec. Il en manque, et la «francophonie» n'est pas entièrement représentée, mais passons sur ce détail. Vingt-deux écrivains (la plupart sont Français de souche ou d'adoption) se partagent un espace de quelque deux cents pages. Des noms connus: Andrée Chédid, Christiane Baroche, Marie-Claire Blais, Max-Pol Fouchet, Alain Gerber, André Major, Gilles Archambault, Frédéric Tristan, Tahar Ben Jelloun, pour ne citer que ceux-là. Nullement novices. Et tous, nous dit Guy Rouquet dans son avant-propos, sont «étroitement associés à l'aventure de *L'Atelier imaginaire* que ce soit au sein du jury international du Prix Prométhée de la nouvelle ou de celui du Prix de poésie Max-Pol Fouchet — ces deux Prix pas comme les autres décernés chaque année sur manuscrit dans le but de promouvoir des auteurs inconnus ou méconnus».

Comme son nom l'indique, avant d'être revue, recueil ou livre *L'Atelier imaginaire* est un groupe de travail, un «haut lieu de l'espoir». Sa vocation première est de «stimuler la création litté-



raire et artistique, défendre et illustrer la langue française» et «relier les êtres qui savent que le monde n'a pas fini d'accoucher de ses légendes...» D'où la création des Prix (que l'on publie ensuite en coédition) et, autour de la remise de ces Prix, l'organisation, une fois l'an, dans le Grand Sud-Ouest (de la France), d'une Décade d'animations culturelles. Voilà.

L'Atelier imaginaire devenu livre ou revue ou recueil, devenu anthologie, veut, par les textes et les écrivains qui y sont réunis, reprocher que la nouvelle est un genre noble. C'est fait. Vingt-deux fois. Non. Le compte n'est pas exact: il y a des déceptions. Si la nouvelle est un genre noble, elle a ses exigences. Tous ne les rencontrent pas, dans ce recueil du moins, avec la même compétence (?), la même force (?), le même talent (?), la même vigueur (?), le même mérite (?). «Il n'y a alors qu'à piquer au hasard, comme dans une soupe un peu épaisse, il en sort toujours quelque chose», poursuit le chroniqueur de tantôt. Faisons donc.

Je pique. J'en sors une écriture pseudo-peuple et à la fois pédante d'un agacement sans fin. Par charité, je ne nomme personne. C'est pourtant quelqu'un qui a, comme on dit, «des lettres».

Je repique. Cette fois, je trouve un des plus beaux dialogues de sourds qu'il m'ait été donné de lire: «Celui qui en aimait un autre», de René-Jean Clot. On peut difficilement mener plus loin l'incompréhension entre deux êtres, le mépris du premier pour le second, l'aveuglement obstiné d'un côté et l'éblouissement naïf de l'autre. L'écriture tient le tout enserré dans une tendresse presque oppressée tant elle cherche à sortir de Pierre Grosset et ne peut, à cause de la haine qui pousse et repousse quand c'est Monsieur Gerbin qui la pense et l'exprime. Un gouffre que rien ne comblera, même au-delà de la mort. Une belle réussite.

Je pique encore. J'attrape un saxophone et le jeune qui en joue. Oups! Ils m'échappent tous deux. Comme à leur auteur, Georges-Olivier Châteauraynaud, en fin de parcours. Il avait une idée excellente: un homme par ailleurs effacé se transmet lui-même (en plus beau, en plus grand, en plus talentueux) par ondes radio et télé, sans s'en douter le moins du monde. Mais dans les derniers moments de l'histoire, l'écriture tout à coup flanche et, avec elle, le récit. Dommage.

Je pique en rythme («...et pique, et pique, et pique sur ton battoir! Et pique, et pique, tu dormiras mieux ce soir...»). J'en crève un «Matelas d'eau» qui ne croyait pas connaître un sort si mérité. Chut.

Et repique. Je pêche du Gilles Archambault, et du meilleur. Très belle progression dans la haine, dans le mépris. Ils arrivent et s'enflent par petites touches. Un mot ici. Une remarque là.

On les voit grimper comme un graphique rouge et vert, une case à la fois. Une case d'humeur. Une case d'intention. La terne sérénité du début bascule dans la cruauté. Piège parfait. Bravo.

Pique. Un os sans moelle. Monumental ratage. Silence.

Pique une autre fois. N'ai-je pas lu quelque part déjà ces déambulations d'un écrivain que son subconscient pousse dehors à la recherche d'un sujet? André Major en veste de velours à la terrasse d'un café, croque-monsieur avalé, poursuit incognito et sans urgence un poursuivi qui, dès qu'il s'adressera à une jeune prostituée, deviendra *a sua insaputa* de la chair à nouvelle. Toujours la même écriture maîtrisée, solide, mûre. Je regrette peut-être le thème, sans grand élan, un peu fermé. Mais c'est un bien mince reproche à faire à cette «Petite histoire d'une histoire à venir».

Je pique à nouveau, en chantonnant («...papa pique et maman coud...»); j'essaie de sortir quelque chose, c'est un truc-machin qui résiste. J'ai beau tirer, ça reste là, au fond. Décidément, je ne comprendrai jamais rien à la politique. Sorry.

Piquons une fois de plus. Ah! «La Lucarne». D'étonnantes tournures dans une belle histoire d'amour qui finit mal. Ou bien. C'est selon. J'aime être ainsi surprise, j'aime, Madame Prassinos, les petits plaisirs que me donne votre écriture au détour d'une phrase: «...tout neuf dans son rôle de compagnon domestique, lui qui sortait d'être moineau...», ou encore «Clotide se précipita à Monoprix pour lui acheter au moins un pyjama molletonné et des pantoufles. Elle le trouvait beau ainsi, l'air permanent.» Est-il à plaindre? Doit-on l'envier? Et Clotide?

Encore un petit coup de fourchette? Un peu de chair, un peu de sauce. L'équilibre parfait entre la bienséance et l'avilissement. Sous la plume cent fois perverse de Frédérik Tristan, «Encore Alberte», un bijou.

Je pique une dernière fois. C'est le dessert. Double. Celui de Max-Pol Fouchet d'abord: l'art, pour un cheval de corbillard, de mener les âmes à leur dernière demeure. Surtout, pour le même cheval, l'art d'être plus qu'irremplaçable, *irremplacé*. «La Beauté du monde»: superbe d'idée, de ton, de style.

Le dessert d'Alain Gerber enfin: «La Maison du silence». Le plus beau texte de tout le recueil. Un garçon doué du

HUMANITAS
nouvelle optique

romans, poésies, essais, témoignages, folies...

LA LITTÉRATURE COMME PASSION

5780 avenue Decelles, Suite 309 Montréal, Québec H3S 2C7
(514) 733-1332

NOUS NE SOMMES PAS CETTE ANNÉE AU
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL.

CHERCHEZ-NOUS
DANS LES BONNES LIBRAIRIES!

Nouveautés

Michel SOLOMON: **La troisième greffe du coeur**
Roman, 336 pages, 19,50\$

Jean-Louis LE SCOUARNEC: **L'écriture du jeu/le jeu de l'écriture**
Essais, Tome I - 236 pages, 17,95\$
Tome II - 200 pages, 15,95\$

Yvon LANGLOIS: **Ces apatrides aux semelles de vent**
Témoignage, 104 pages, 9,95\$

Stéphane SANTERRES: **Emmène-moi au Canada**
Récit, 120 pages, 12,95\$

Alberto KURAPEL: **3 performances théâtrales**
Théâtre, en espagnol et français, 160 pages, 14,95\$

Makombo BAMBOTÉ: **Coup d'état nègre**
Récit, 112 pages, 8,95\$

Distribution: Québec Livres

coeur, que la vie initie à la beauté et à l'amour, au silence, au mystère, au sacré. Un moment de science, un autre d'éblouissement qui le marquent comme on marquerait une brebis au fer, à jamais. La cicatrice est belle. La douleur, la joie sont immenses. L'écriture est magnifique pas uniquement en raison du métier de Gerber, mais parce qu'elle semble, non, parce qu'elle est portée par la grâce d'une «patiente ivresse». À lire absolument.

Je n'ai pas tout piqué ni tout sorti de ce recueil. Il y a là vingt-deux textes qui vont du meilleur au pire. Tout lecteur y dénicherait bien de quoi sourire, s'émouvoir, s'amuser ou bâiller. D'aucuns, comme moi amoureux de la ponctuation, y trouveront aussi sujet d'accuser certains auteurs (pas tous! pas tous!) de

maltraiter leurs virgules. Les pauvres — avec le point-virgule en plus piteux état encore — on les jette au hasard, sans loi ni règle, comme des oignons dans un ragoût. Et comme l'oignon, on en met toujours trop. Nous vivons vraiment une époque éprouvante... □